

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

179 | 2006

Des raisons du terrain

La question du sujet dans la parenté

Alain Testart



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24056>

DOI : 10.4000/lhomme.24056

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 165-199

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Alain Testart, « La question du sujet dans la parenté », *L'Homme* [En ligne], 179 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24056> ; DOI : 10.4000/lhomme.24056

La question du sujet dans la parenté

Alain Testart

UN TERME DE PARENTÉ résulte toujours du regard que pose un sujet (le sujet locuteur) sur d'autres individus et sur les relations (de parenté) qui les lient à lui : filiation, germanité, etc. Tout terme de parenté contient donc un élément subjectif tout autant qu'un élément objectif (le fait pour un individu d'être fils du sujet, ou germain avec lui, étant évidemment indépendant du regard du sujet) ; il exprime un point de vue nécessairement subjectif sur un champ qui ne l'est pas. Cela est très connu en anthropologie, et c'est ce que l'on a coutume de noter en disant que les termes de parenté sont « Ego centrés ». Mais il ne semble pas qu'on en ait encore tiré toutes les implications.

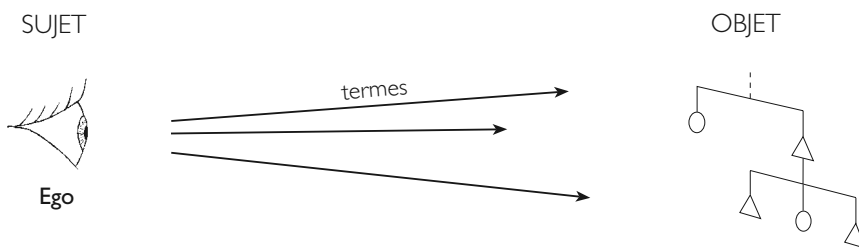


Figure 1

La discussion, dans le cadre des séminaires de la rue Suger, autour du livre d'Isabelle Daillant (2003) sur les Chimane a été très directement l'occasion de la rédaction de cet article. Les qualités de ce livre, son écriture très concise en dépit de son volume, l'observation très fine de l'auteur, ont contribué à la réouverture de ce débat, tout comme, bien sûr, le caractère exceptionnel de la parenté chimane au sein des basses terres amazoniennes. Laurent Barry et Anne-Christine Taylor participaient également à cette discussion. Que tous soient ici remerciés, ainsi que Nicolas Govoroff pour avoir réalisé les figures et les tableaux insérés dans cet article.

Les différentes configurations d'Ego¹

166

Trois cas

Il convient avant tout de s'interroger sur « Ego », entité qui paraît si simple quand on la fait figurer dans un diagramme de parenté, mais qui recèle en réalité quelque chose de la complexité notoire du sujet de la connaissance en philosophie. Mon premier point sera donc pour dire qu'il existe des manières différentes d'être Ego, parce que, d'un système à l'autre, il peut être *constitué* de façon différente.

Prenons, pour commencer, notre terminologie de parenté. Un homme appelle « fils » son fils et une femme appelle « fils » son fils. Pareillement, un homme appelle par le même terme qu'une femme son petit-fils, son neveu, etc. Toute la terminologie est ainsi bâtie et cela nous paraît si évident que nous n'y prenons pas garde. On a parfois voulu rendre compte de ce fait en anthropologie en disant que le couple (mari et femme) emploie les mêmes termes, donnant ainsi l'idée qu'Ego serait constitué par le couple lui-même. Mais ce n'est là qu'une vue très partielle des choses, car si elle rend compte de la terminologie pour les enfants, elle est fautive pour tous les autres degrés de parenté (le père, le frère, etc., du mari n'étant le père, ni le frère, etc., de l'épouse). Il est au contraire assez clair que toute notre terminologie est construite du point de vue d'un *Ego sexuellement indifférencié*. Appelons ce cas « configuration III d'Ego », pour indiquer tout de suite que nous allons en envisager deux autres.

Aucun système australien n'est ainsi configuré – du moins les systèmes « classiques »² (kariëra, aranda, etc.), les seuls dont il sera question ici. En fait, aucun système de type dravidien ne l'est. Voici d'abord l'exemple très classique des Kariëra (Australie de l'ouest, chez lesquels un homme appelle ses petits-enfants *maeli* (SS, SD) et *tami* (DS, DD), tandis qu'une femme les appelle *kabali* (SS, SD) et *kandari* (DS, DD). Voici encore l'exemple des Chimane de Bolivie (parenté réputée de type dravidien) chez lesquels un homme appelle *viya'* ses petits-enfants (ChCh), tandis qu'une femme appelle *jäye'* les siens (Daillant 2003 : 100). N'allons pourtant pas imaginer qu'il existerait un échange systématique entre le point de vue féminin et le point de vue masculin, ni qu'il existerait un vocabulaire différent selon le sexe du locuteur, car un homme et une femme kariëra appellent de la même façon leurs grands-parents *maeli* (FF), *tami* (MF), *kabali* (FM) et

1. La question de la configuration d'Ego a été systématiquement présentée dans mon ouvrage sur la parenté australienne (Testart 1996 : 119 sq.).

2. Ce sont tous ceux que je range dans la forme I (cf. *Ibid.* : *passim*), par opposition aux tribus du Western Desert, aux Yalalde (etc.), et les seuls à prendre en compte, quand j'évoquerai la parenté australienne dans cet article.

kandari (MM). Même chose chez les Chimane qui appellent *viya'* leurs grands-pères (FF et MF) et *jäye'* leurs grands-mères (MM et FM), quel que soit le sexe du locuteur. Et homme et femme, tant chez les Chimane que chez les Kariera, appellent pareillement (comme en configuration III) leurs enfants respectifs. Mais ils appellent différemment leurs petits-enfants. C'est pourquoi je parlerai à ce propos d'*Ego sexuellement dissocié* : un Ego masculin et un Ego féminin emploient la même liste de termes de parenté, mais ils ne l'emploient pas de la même façon.

Appelons cette configuration : « configuration II d'Ego ». Elle paraît bien étrange et le lecteur pourra légitimement se demander, même si l'anthropologie ne l'a pas fait jusqu'à présent, pourquoi tant de complications et pourquoi ces peuples ne recourent-ils pas à notre configuration indifférenciée si familière et si naturelle pour nous ? C'est parce qu'elle est incompatible avec la logique d'un système dravidien. En effet, une expression comme « ma nièce utérine » (ZD) n'a pas le même sens pour un homme et pour une femme : pour une femme, ce n'est rien d'autre qu'une fille (au sens classificatoire, et d'après les équations classiques³ *w.s.* $ZD = D$) ; pour un homme, c'est une nièce croisée, susceptible d'être mariée avec un de ses cousins croisés, c'est-à-dire un des fils de cet homme. Les expressions « ZD » ou « ZS », tout comme « BD » ou « BS », sans mention du sexe de l'Ego locuteur, n'ont donc aucun sens dans un système dravidien, où il est nécessaire de préciser le sexe d'Ego, *w.s.* ou *m.s.* On montrerait de même que cette configuration indifférenciée est également incompatible avec les systèmes australiens.

Cela ne signifie pas pour autant que ces systèmes (australiens et dravidiens) sont nécessairement en configuration II. La très large majorité des systèmes australiens ne l'est pas : une femme y appelle son fils comme un homme y appelle son neveu croisé, et réciproquement. Par exemple, chez les Aranda (Australie centrale), une femme appelle *umba* un fils et *allira* un neveu croisé (*w.s.* BS), tandis qu'un homme permute les deux termes en appelant *allira* un fils et *umba* un neveu croisé (*m.s.* ZS). Ce phénomène peut paraître étrange au lecteur non familier des arcanes de la parenté australienne et nous l'expliquerons plus en détail dans un instant, mais on peut dire tout de suite ceci. Appelons X l'ensemble des enfants mâles d'un frère et Y l'ensemble de ceux de sa sœur. Il résulte du phénomène que nous décrivons que le frère et la sœur utilisent le même terme de parenté pour tous ceux de X ; pareillement, ils utilisent le même terme (mais un autre que le précédent) pour tous ceux de Y. Cela signifie que

3. Nous employons partout les notations habituelles, « *w.s.* » pour *woman speaking* (Ego féminin) et « *m.s.* » pour *man speaking* (Ego masculin).

le frère et la sœur ont un point de vue unique, non pas sur les connexions généalogiques, mais sur les individus : ils sont solidaires dans l'appellation de leurs parents. Or, il se trouve très généralement en Australie que lorsque le frère et la sœur procèdent de cette façon pour leurs enfants, ils font de même pour tous les autres parents. L'ensemble du vocabulaire de parenté peut alors être exprimé du point de vue global et unique d'un couple frère-sœur. C'est ce que nous appelons la « configuration I d'Ego » : un Ego constitué solidairement par un couple frère-sœur.

En résumé, il convient donc d'effectuer, à propos de l'Ego de la parenté, une opération qui, en dépit de sa modestie, est analogue à celle que Kant fit autrefois à propos du sujet de la philosophie. De même que nous ne voyons plus le sujet de la connaissance comme cette page blanche de David Hume, nous ne devons sans doute plus voir l'Ego comme un individu neutre et sans détermination. Ego et le sujet apportent avec eux leurs cadres, leurs schèmes, leur constitution *a priori*. Ils ont une structure. Nous en avons repéré trois – sans prétendre qu'il n'y en ait pas d'autres –, que nous pouvons schématiser ainsi :

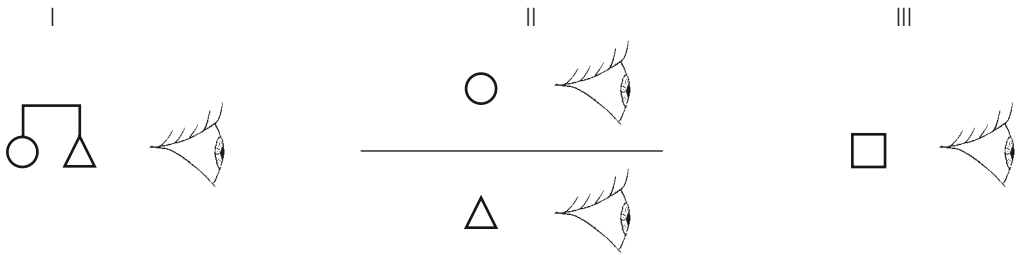
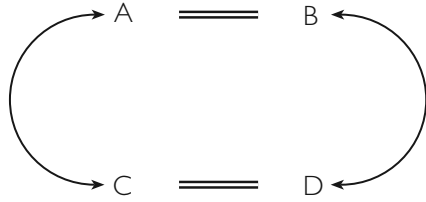


Figure 2

Des charmes de la parenté australienne, ou pourquoi une femme n'appelle-t-elle pas son fils comme un homme appelle le sien ?

Que la configuration I soit majoritaire en Australie, cela se comprend aisément et on doit même dire qu'elle est la plus simple, la plus naturelle, la plus économique compte tenu des particularités de la parenté australienne – toujours en nous limitant aux systèmes classiques. Ces systèmes, en effet, sont tels qu'ils sont structurés par un système de sections qui leur est sous-jacent. Ces sections peuvent être nommées (comme chez les Kariëra) ou non (comme chez beaucoup d'autres), peu importe ; elles peuvent être subdivisées pour former un système de huit sous-sections (comme chez les Aranda), ou redéployées en asymétrie latérale (comme

chez les Murngin), ou de façon plus compliquée encore (comme chez les Ngarinyin), peu importe également car ces variations australiennes ne nous intéressent pas ici. Nous intéressent seulement



le phénomène minimal des sections qui se note généralement comme dans la figure 3 (A, B, C et D étant les sections et la flèche indiquant la filiation issue d'une femme), et qui se traduit par les propositions bien connues : une femme de A ne peut prendre

Figure 3

pour conjoint qu'un homme de B, et aura ses enfants en C ; une femme de C ne peut prendre pour conjoint qu'un homme de D, et aura ses enfants en A ; etc. On peut dire la même chose en notant par une flèche en tireté la filiation issue d'un homme (cf. figure 4).

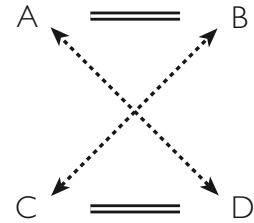


Figure 4

Que signifie alors le fait qu'un homme appelle son fils comme une femme appelle son neveu croisé ? Simplement que si nous mettons cet homme et cette femme dans la même section, par exemple A, c'est-à-dire s'ils sont (classificatoirement parlant) frère et sœur, *ils appelleront de la même façon* tous les hommes de la section C dans la génération d'en dessous (lesquels sont fils pour la femme et neveux croisés pour l'homme) et *ils appelleront de la même façon* tous les hommes de la section D dans la génération d'en dessous (lesquels sont fils pour l'homme et neveux croisés pour la femme) :

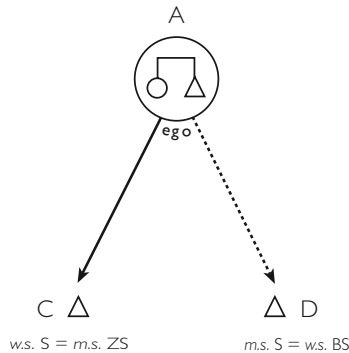


Figure 5

Cela veut dire que le frère et la sœur ont non seulement un point de vue unique, mais encore qu'ils ont ce même point de vue sur l'ensemble du système de sections sous-jacent, et sur l'ensemble des gens dans la façon dont ils sont classés dans ce système.

Quelques conséquences de méthode

170

La reconnaissance de l'existence de différentes configurations d'Ego (les I et II, les seules pertinentes pour notre propos) débouche sur plusieurs implications méthodologiques :

1) En configuration III, Ego indifférencié, il n'est pas nécessaire de préciser le sexe du locuteur, et on peut représenter l'ensemble de la terminologie de parenté dans un seul tableau ; en configuration II, Ego dissocié, il en va tout autrement : superposer les termes *m.s.* et *w.s.* sans précaution, revient en effet à superposer deux points de vue différents, ce qui n'a en général aucun sens – sauf à titre de présentation générale, ou pour l'étude linguistique des termes –, et il convient de faire deux tableaux distincts, l'un pour Ego masculin et l'autre pour Ego féminin. Par voie de conséquence : – 1 bis) – si l'on doit vérifier l'adéquation, ou disons la cohérence, d'une terminologie en configuration II, par exemple celle d'une terminologie australienne avec le système de sections, il est indispensable de faire deux tableaux distincts ;

2) Une même logique de la parenté (ce par quoi nous entendons les phénomènes classiques d'« équivalence des *siblings* », de bifurcation – au sens de *bifurcate merging* –, de mariage entre cousins croisés) peut très bien se combiner avec des configurations différentes d'Ego ; ce sont là deux choses bien différentes, aussi différentes que la chose elle-même et le point de vue sur la chose, et on ne peut juger de la logique d'un système de parenté seulement à partir de la configuration d'Ego.

Nous allons expliciter ces deux conséquences à travers la critique de quelques travaux anciens ou récents.

Conséquence I : La critique de Louis Dumont et la question de la cohérence du système *kariera*

Dans son ouvrage très connu *Dravidien et Kariera*, Louis Dumont (1975 : 105), soucieux de déconnecter la terminologie dravidienne du système de sections, relève que *ngaraia*, signifiant à la fois ZD pour un homme et BD pour une femme, est irrégulier en ce qu'il appartient simultanément à deux sections différentes (et aussi, par voie de conséquence, à deux moitiés différentes). Le « cas est exemplaire », nous dit-il. Mais il aurait tout aussi bien pu exploiter celui, plus simple, des termes pour « fils » ou pour « fille » qui, puisqu'ils se retrouvent en « neveu croisé » ou « nièce croisée » pour un Ego de l'autre sexe, appartiennent également à deux sections différentes⁴. Si nous reportons dans un seul et même tableau les termes utilisés par les hommes et les femmes, nous trouverons en réalité un

4. L'argument est présenté par Harold W. Scheffler (1971 : 233 *sq.*).

nombre beaucoup plus grand de termes qui semblent contredire l'organisation en sections car ils ne se rangent pas uniment dans l'une ou dans l'autre des cases correspondantes aux sections. Il y a des chevauchements.

Le problème est que cette manière de faire est illégitime. Les Kariera étant en configuration II, hommes et femmes emploient différemment le même vocabulaire, si l'on superpose leurs discours, on débouche nécessairement sur des contradictions. Ce serait comme prétendre représenter un village vu à la fois du nord et du sud : on obtiendrait nécessairement des aberrations. Mais ces aberrations ne seraient pas dans la structure du village lui-même, ni même dans la vision qu'on en avait lorsqu'on le regardait du sud, elles proviendraient de la superposition injustifiable de deux représentations de points de vue différentes.

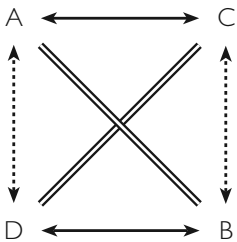
En configuration II, si l'on veut montrer la cohérence (ou l'incohérence) de la terminologie avec la logique des sections, il faut nécessairement procéder séparément pour Ego masculin et pour Ego féminin. C'est ce que nous allons faire, ce qui nous permettra aussi de montrer que la terminologie est totalement cohérente avec les sections.

Intermède : mode de représentation et méthode

Représenter le système de sections sur une feuille de papier en mettant C sous A, et D sous B (comme nous avons fait jusqu'ici dans les précédentes figures et notamment dans la figure 3) donnera toujours l'impression qu'il y a deux moitiés matrilineaires (AD et BC), ou

du moins conduira à privilégier indûment la filiation matrilineaire (en colonnes). Le problème est le même si nous permutons C et D (faisant ainsi apparaître deux moitiés patrilinéaires et privilégiant la filiation patrilinéaire). C'est pourquoi nous préférons la représentation utilisée figure 6, dont l'immense avantage est de ne privilégier aucune filiation, celle par les femmes étant en ligne,

Figure 6



celle par les hommes en colonne. Mais peut-être verra-t-on un inconvénient à ce que les générations soient en diagonale ? J'y vois au contraire deux autres avantages : d'abord cela va contre l'habitude – laquelle, comme toute habitude intellectuelle, endort l'esprit – de faire invariablement figurer les gens de même génération sur une même ligne horizontale ; deuxièmement cela empêche visiblement de déployer en une suite de lignes horizontales la succession des générations, ce qui est fâcheux pour l'ensemble de l'Australie (et même pour certains systèmes dravidiens) qui identifie invariablement les générations + 2 et - 2, et tout aussi bien, de façon partielle, + 1 et - 1. Il est donc beaucoup plus pratique de laisser ensemble les générations susceptibles de porter des appellations identiques, autrement

A	♂	♀	♂	♀	C
>	B ⁺	Z ⁺	-1	MB HF	M HFZ
0	B DHF SWF MBDH	Ego, Z DHFZ SWFZ MBSW			
<	B ⁻	Z ⁻			
-2	FF MMB	FFZ MM	+1	S MBSS FZSS BDH	D MBSD FZSD BSW
+2	DS BSS	DD BSD			
+1	BS HZS DH	BD HZD SW	-2	MF FMB HFF HFZF HMMB	MFZ FM HFFZ HFZFZ HMM
			+2	SS BDS	SD BDD
-1	F HMB	FZ HM	0	MBS FZS H	MBD FZD HZ
D					B

Tableau de référence pour Ego masculin

dit de ne pas les déployer dans le temps, et de ne les faire apparaître que comme des sous-catégories des sections (qui sont toutes définies à deux générations près). C'est pourquoi nous utiliserons des tableaux bâtis sur le modèle de la figure 6⁵ et, bien sûr, nous en ferons deux, selon le sexe d'Ego (cf. Tableaux de référence pour Ego masculin et pour Ego féminin).

Maintenant, le lecteur l'a compris, le jeu est le suivant : nous allons reporter les termes de parenté *kariera* dans ces deux tableaux ; si certains termes chevauchent les limites définies par les sections, s'ils tombent un peu n'importe comment dans différentes cases (A, B, C et D), c'est que la terminologie est contradictoire avec les sections ; si au contraire tous les termes se rangent chacun dans une section et une seule, c'est qu'il y a cohérence.

5. Le tableau est organisé de façon à répartir les quatre parents les plus proches d'Ego (père, mère conjoint et Ego lui-même) aux quatre coins du tableau, ce qui explique l'inversion entre générations +1 et -1 dans les quadrants C et D ; mais, pour ce qui est des générations +2 et -2, nous les représentons dans l'ordre de succession habituel dans les quadrants A et B. Pour une présentation plus complète de ce genre de tableau, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage (Testart 1996 : 151 *sq.*).

A	♂	♀	♂	♀	C
>	B ⁺	Z ⁺	-1	MB WF	M WFZ
0	Ego, B MBDH	Z MBSW			
<	B ⁻	Z ⁻			
-2	FF MMB	FFZ MM	+1	ZS MBSS FZSS DH WBS	ZD MBSD FZSD SW WBD
+2	SS ZDS	SD ZDD			
+1	S ZDH	D ZSW	-2	MF FMB WMMB WFF WFZF	MFZ FM WMM WFFZ WFZFZ
-1	F WMB	FZ WM	+2	DS ZSS	DD ZSD
			0	MBS FZS WB SWF DHF	MBD FZD W SWFZ DHFZ
D					B

Tableau de référence pour Ego féminin

Vérification : totale cohérence de la terminologie et du système de sections pour les Kariera

Nous rappelons ci-dessous la liste des termes de parenté kariera, selon l'étude classique de A. R. Radcliffe-Brown (1913 : 148-149) :

		<i>m.s. ou w.s.</i>	<i>m.s.</i>	<i>w.s.</i>
-2	<i>maeli</i>	FF, MMB, SpMF	SS, SD	
	<i>kabali</i>	FM, MFZ, SpMM		SS, SD
	<i>tami</i>	MF, FMB, SpFF	DS, DD	
	<i>kandari</i>	MM, FFZ, SpFM		DS, DD
-1	<i>mama</i>	F, SpMB		
	<i>toa ou yumani</i>		FZ, MBW, WM	BS, DH, HZS
	<i>yuro</i>			FZ, MBW, HM
	<i>nganga</i>	M, SpFZ		
	<i>kaga</i>	MB, FZH, SpF		

0	<i>kaja</i>	B ⁺		
	<i>turdu</i>	Z ⁺		
	<i>margara</i>	B ⁻		
	<i>mari</i>	Z ⁻		
	<i>kumbali</i>		MBS, FZS, ZH, WB	
	<i>bungali</i>			MBD, FZD, BW, HZ
	<i>nuba</i>		MBD, FZD, W	MBS, FZS, H
+ I	<i>mainga</i>	S	BS	ZS
	<i>kundal</i>	D	BD	ZD
	<i>kuling ou yaraija</i>		ZS, DH	
	<i>ngaraia</i>		ZD, SW	BD, SW
	<i>bali</i>		ZD, SW	
Sp	<i>nguranu</i>		W	
	<i>yarungu</i>		BW	

A		♂	♀	C	
>	<i>kaja</i>		<i>turdu</i>	-1	<i>kaga</i>
<	<i>margara</i>		<i>mari</i>		<i>nganga</i>
-2	<i>maeli</i>		<i>kandari</i>	+1	<i>kuling yaraija</i>
+2	<i>maeli</i>				<i>ngaraia bali</i>
+1	<i>mainga</i>		<i>kundal</i>	-2	<i>tami</i>
				+2	<i>tami</i>
-1	<i>mama</i>		<i>toa yumani</i>	0	<i>kumbali</i>
					<i>nuba nguranu (W) yarungu (BW)</i>
D					B

Tableau kariera pour Ego masculin

A	♂	♀	♂	♀	C
>	kaja	turdu	-1	kaga	nganga
<	margara	mari			
-2	maeli	kandari	+1	mainga	kundal
+2	kandari				
+1	toa yumani	ngaraia	-2	tami	kabali
			+2	kabali	
-1	mama	yuro	0	nuba	bungali
D					B

Tableau kariera pour Ego féminin

Les deux tableaux kariera montrent qu'il n'y a aucun chevauchement : la terminologie des Kariera est entièrement cohérente avec le système de sections. Elle est totalement cohérente une fois séparés les points de vue (dissociés) d'un Ego masculin et d'un Ego féminin. Si nous les avons confondus, nous aurions trouvé trois chevauchements : pour *mainga* (*m.s. S = w.s. S*), *kundal* (*m.s. D = w.s. D*) et *ngaraia* (*m.s. ZD = w.s. BD*), termes qui figureraient tous à la fois en section D et C. Mais, nous le savons, cette opération est illégitime.

De la faible différence pour un système australien d'être en configuration I ou en configuration II

Que la terminologie kariera soit congrue à un système de sections, c'est ce que nous venons de montrer ; qu'elle ne le soit pas d'une façon différente de la façon dont une terminologie en configuration I l'est, c'est ce que nous nous proposons maintenant de montrer. Voici un exemple, pris parmi bien

d'autres : celui des Ngandi, au sud de la Terre d'Arnhem, étudiés par W. Lloyd Warner dans les années 1930. Il est incomplètement décrit puisque, selon un défaut systématique des observations conduites à cette époque en Australie, nous ne connaissons pas les termes utilisés par une femme. Mais nous prendrons tout de même ce cas, car nous n'avons aucun exemple indubitable de système de type *kariera* (avec sections, et mariage avec la cousine croisée) en configuration I qui soit totalement décrit⁶. Au moins savons-nous, en ce qui concerne le système des Ngandi, qu'il est bien en configuration I : Warner (1933 : 67) le dit explicitement, et est peut-être le premier à avoir reconnu ce fait qui distingue les Ngandi (et une douzaine d'autres tribus analogues du nord de l'Australie) des *Kariera*.

On notera, dans le tableau ci-contre (cf. *Ibid.* : 66 *sq.*), une organisation différente des termes pour les générations ± 2 . C'est là une différence qui sépare régulièrement les configurations I et II, et un sujet difficile dont nous remettons l'étude en annexe. Pour le reste, il n'y a aucun chevauchement, pas plus que l'on en trouverait pour les autres terminologies des systèmes classiques australiens. Que la terminologie soit en configuration I ou en configuration II, elle s'emboîte pareillement dans le système de sections.

Une remarque, avant de conclure. Nous n'avons jusqu'à présent pris que des exemples de sociétés qui avaient des sections nommées. Mais on trouverait exactement le même résultat en prenant des sociétés, comme celles des *Wailpi* ou des *Pankala* (Australie du Sud, sud-est de la région des Lacs), qui n'ont que des moitiés matrilineaires et *pas de sections*. Leurs terminologies (en configuration II) s'organisent néanmoins pareillement selon les quatre quadrants de notre tableau, sans chevauchement⁷. Cela montre déjà suffisamment que ce qui est en cause dans cette affaire n'est pas l'existence ou non des sections, mais bien plutôt une logique plus générale qui sous-tend ces éventuelles sections, n'en a nul besoin et les précède si elles existent.

Concluons. C'est avec cette logique que toutes les terminologies classiques d'Australie sont cohérentes, et en fonction d'elle qu'elles semblent être organisées. On peut dire encore qu'elles ont une même architecture de base. Les principales différences qu'elles font apparaître entre elles ne leur viennent que du regard d'un Ego différemment constitué. Elles restent superficielles.

6. J'en ai déjà fait la remarque dans mon livre précité (Testart 1996 : 172-176), où d'autres cas probables, mais incomplets, y sont étudiés.

7. Les tableaux figurent dans Testart (1996 : 170-171).

A	♂	♀	♂	♀	C
>	wawa		-1	kaikai	nananang
<	kaiukui	gurait			
-2	murdi		+1	dakungi	
+2					
+1	kiungi		-2	mimim	
			+2		
-1	ninyerong	nangaoui	0	gernukni	
D				B	

Tableau ngandi pour Ego masculin

Conséquence 2 : première approche critique de la différence supposée entre les systèmes dits “dravidiens” et australiens

Dans un article de 1969, Robin Ridington avait brièvement présenté le système des Beaver (Canada, groupe athapascan), un système que nous classerions aujourd’hui sans aucune ambiguïté comme de type « dravidien ». Il argumentait que la terminologie de parenté pouvait être mise en forme de façon binaire (selon ce que Needham avait appelé un *two-section system*) et soutenait à la fois que 1) cette classification était Ego-centrée (et donc purement subjective), et que 2) elle était similaire à celle des Kariera (et pouvait même se développer en un système en quatre sections, sous certaines conditions). Les points 1 et 2 étaient contradictoires, puisque les sections australiennes sont objectives. Warren Shapiro (1970 : 384 *sq.*), qui répond l’année suivante à Ridington, relève cette contradiction, et avance l’idée que la binarité mise en œuvre par Ridington, entre parents parallèles et parents croisés, et celle mise en œuvre dans les systèmes australiens, entre

moitiés ou entre sections, sont différentes. Parmi ses arguments, figure en bonne place le fait que les Australiens ont en général une manière différente d'utiliser le vocabulaire de parenté selon le genre, précisément ce que nous appelons la configuration I d'Ego. Et il oppose sur cette base les Australiens⁸ (en configuration I) et les Beaver (en configuration II). Eduardo Viveiros de Castro (1998 : 337 *sq.*) semble avoir été le seul à voir toutes les implications de cette remarque de Shapiro et propose de la généraliser en distinguant, toujours sur cette base, une logique qu'il appelle « australienne » (en configuration I) de la logique dravidienne (en configuration II).

Je soutiens que Shapiro et Viveiros de Castro ont corrigé avec raison une erreur manifeste dans l'article de Ridington, mais que les propositions qu'ils font n'en sont pas moins sujettes à caution. Elles le sont pour la raison qui vient d'être exposée : la différence entre une terminologie en configuration I et une autre en configuration II peut rester purement superficielle et masquer une logique identique. Nous l'avons montré pour l'Australie et les propositions de ces auteurs ne sont pas acceptables pour ce qui concerne les systèmes australiens. On peut même se demander si elles le sont pour différencier un type dravidien d'un autre qui pourrait être dit « australien ». Les types réputés dravidiens sont en effet parfaitement compatibles avec un système de sections. C'est ce que l'on va montrer, en procédant de la même manière que pour les Kariera, et comme il convient de faire en configuration II (configuration de toutes les terminologies réputées dravidiennes), c'est-à-dire au moyen de tableaux séparés⁹ pour un Ego masculin et pour un Ego féminin.

Le système des Beaver étant imparfaitement décrit (les termes *w.s.* ne sont pas indiqués par Ridington), j'utiliserai un système dravidien d'Inde qui, lui, est bien décrit. Voici donc (ci-dessous) les tableaux pour les Nanjilnattu Vellalar, caste d'agriculteurs de langue tamoule, à l'extrême sud de l'Inde, d'après le livre désormais classique de Thomas R. Trautmann (1981 : 34-35, 40).

À l'exception des générations ± 2 , qui ne sont pas en question pour ce qui nous occupe en ce moment (ni dans les approches de Shapiro ou de Viveiros de Castro, ni dans la mienne), la terminologie dravidienne se révèle aussi cohérente avec une organisation en 4 sections qu'une terminologie

8. Qu'il appelle fâcheusement « Kariera », alors que les Kariera sont en configuration II, ce qui rend difficile la lecture de son article.

9. Je ne m'étends pas sur le fait que Viveiros de Castro (1998 : 338, 348, etc.) comme Shapiro (1970 : 384-385) construisent systématiquement des tableaux de termes qui mélangent Ego *m.s.* et Ego *w.s.*, ce qui les conduit toujours à juger que ce qui est en configuration II est incompatible avec des moitiés ou des sections.

australienne. D'un point de vue australien, je trouve donc les Dravidiens « très australiens ». Et il ne sert à rien de rappeler que les Dravidiens n'ont pas de sections, car nous avons vu que certaines tribus australiennes (par exemple, les Wailpi et les Pankala, mais ce ne sont pas les seules) n'en avaient pas davantage. Reste que le type dravidien n'est pas censé être organisé en fonction des sections, mais en fonction de l'opposition entre parents croisés et parents parallèles. C'est bien cela qui doit constituer le cœur du débat. Et je suis conscient de n'avoir fait que l'effleurer, en montrant que ces Dravidiens étaient cohérents avec un système de sections. Il s'agissait juste d'ébranler, quoique légèrement pour le moment, les certitudes que l'on croit acquises. Pour aller plus loin, il nous faut revenir au sujet, à la subjectivité, et à son contraire qui lui est indissociable : l'objectivité.

A	♂	♀	♂	♀	C
>	<i>aṅṅaṅ</i>	<i>akkā</i>	-1	<i>māmaṅ</i>	<i>ammā</i>
<	<i>tampi</i>	<i>taṅkacci</i>			
-2	<i>pāṭṭaṅ</i>	<i>pāṭṭi</i>	+1	<i>marumaṅ</i>	<i>marumaḷ</i>
+2	<i>pēraṅ</i>	<i>pēṭṭi</i>			
+1	<i>makaṅ</i>	<i>makaḷ</i>	-2	<i>pāṭṭaṅ</i>	<i>pāṭṭi</i>
			+2	<i>pēraṅ</i>	<i>pēṭṭi</i>
-1	<i>appā</i>	<i>attai</i>	>	<i>attāṅ</i>	<i>mayni</i>
			0		
			<	<i>maccīṅaṅ</i>	<i>koḷunti</i>
D					B

Tableau nanjilnattu vellalar pour Ego masculin

A	♂	♀	♂	♀	C
	> <i>aṇṇaṇ</i>	<i>akkā</i>	-1 <i>māmaṇ</i>	<i>amma</i>	
	< <i>tampi</i>	<i>taṅkacci</i>			
	-2 <i>pāṭṭaṇ</i>	<i>pāṭṭi</i>	+1 <i>makaṇ</i>	<i>makaḷ</i>	
	+2 <i>pēraṇ</i>	<i>pētṭi</i>			
	+1 <i>marumakaṇ</i>	<i>marumakaḷ</i>	-2 <i>pāṭṭaṇ</i>	<i>pāṭṭi</i>	
			+2 <i>pēraṇ</i>	<i>pētṭi</i>	
	-1 <i>appa</i>	<i>attai</i>	> <i>attāṇ</i>	<i>mayni</i>	
			0		
			< <i>maccinaṇ</i>	<i>kolunti</i>	
D					B

Tableau nanjilnattu vellalar pour Ego féminin

De l’objectivité dans la terminologie de parenté

Des classes objectives dans les terminologies

L’objectivité, c’est le transsubjectif. Il se peut que les droites que je vois se croiser un peu plus loin ne se croisent pas en réalité ; je le saurai en me déplaçant, car si elles se croisent dans tous les points de vue que je peux prendre sur elles, c’est qu’elles se croisent en réalité. De même pour deux droites qui peuvent m’apparaître comme parallèles en raison de la seule situation depuis laquelle je les vois ; mais si elles restent parallèles lorsque je change de point de vue, c’est qu’elles le sont. Le mouvement est relatif, et je peux tout aussi légitimement dire du bateau qui quitte le port qu’il est en mouvement par rapport à la terre qui reste fixe ou que c’est la terre qui s’éloigne si je prends le bateau comme référence. Mais la vitesse relative du bateau par rapport à la terre (ou de la terre par rapport au bateau) est dans tous les cas la même : cette vitesse ne dépend pas du point de vue

que je prends, elle est objective. L'objectivité est ainsi toujours ce qui est invariant dans un changement de point de vue. Il en va de même dans les terminologies de parenté. Car toutes produisent un certain découpage entre les parents, mais toutes ne produisent pas un découpage objectif entre ces gens.

Si nous prenons notre terminologie de parenté, nous n'y trouverons pas grand-chose d'objectif. Elle est telle que je fais une opposition entre mon père (appelons-le X) et mes deux oncles (appelons-les Y et Z) : je les oppose tous deux comme « oncles » à mon « père ». De mon point de vue, le découpage de la réalité est X/YZ. Mais mon cousin classera différemment ces trois individus, mettant mon père parmi ses oncles, un de mes oncles (mettons que ce soit Y) comme son père, et le troisième (Z, donc) comme un oncle. De son point de vue, le découpage est Y/XZ. Nous dirons que le découpage provoqué par la terminologie de parenté est instable dans un changement d'Ego. C'est la même chose de dire que les classes terminologiques – il s'agit des classes formées par les individus nommés de la même façon dans une terminologie par un Ego particulier – sont changeantes en fonction d'Ego, et donc subjectives.

Il n'en va pas de même dans une terminologie dravidienne ou dans une terminologie australienne. Cela résulte d'une façon presque évidente du phénomène bien connu de « l'équivalence des *siblings* de même sexe ». Pour reprendre l'exemple précédent, si mes deux oncles sont des oncles parallèles (FB, en supposant que je sois *m.s.*), les trois individus sont tous des « pères », et sont appelés de la même façon quel que soit le locuteur. Mais même en supposant que l'un soit un oncle croisé (MB, toujours *m.s.*), soit Z, je ferai une opposition entre X et Y, d'une part, et Z, de l'autre, et mon cousin (parallèle), fils de Y, fera la même, tandis que mon cousin (croisé), fils de Z, classera tout autrement les mêmes individus – Z en « père », et X et Y en « oncles croisés » –, *mais fera toujours la même opposition, le même découpage*, entre X et Y, d'une part, et Z, de l'autre. C'est ce que nous exprimerons en disant que les classes terminologiques de telles terminologies sont stables, ou encore qu'elles sont objectives. Le lecteur vérifiera sans peine que ce que nous avons explicité pour la génération supérieure vaut dans des terminologies dravidiennes ou australiennes pour tout autre type de parents.

Tout cela est également indépendant de la question de la configuration d'Ego, puisqu'Ego se contente de nommer différemment des classes qui sont les mêmes et qui sont découpées indépendamment des sujets. En configuration II, on ne peut toujours pas mélanger les termes pour un homme avec ceux pour une femme, parce qu'ils nomment différemment les classes, mais ils nomment les mêmes classes.

En résumé, la terminologie n'est donc pas seulement subjective. Le fait qu'une personne soit appelée « père » est bien sûr relatif à celui qui s'exprime (qui ne peut être que son fils) ; tout comme celui d'être appelée « mère ». Mais le rapport entre ces deux faits ne l'est pas, car seules deux personnes effectivement mari et femme peuvent être appelées « père » et « mère » par un même tiers. La terminologie, tout en étant subjective, s'appuie donc sur des données qui, parce qu'elles ne dépendent pas du sujet qui s'exprime à leur propos, peuvent être dites objectives.

C'est un premier point, mais somme toute assez banal. Il en implique cependant un second qui, lui, ne l'est pas. C'est que l'ensemble de ces termes de parenté peut, dans certains systèmes, également s'appuyer sur des rapports objectifs entre des classes tout aussi objectives. Notre système de parenté met à part le père et la mère (au moins en les privilégiant par des termes qui ne désignent que des individus uniques) et range en cercles concentriques, en fonction de leur proximité et de leur éloignement, les oncles, les tantes (etc.), dans des catégories dont la composition est éminemment variable d'un sujet à l'autre. Il ne met pas en œuvre de catégories objectives, alors qu'au contraire les systèmes dravidiens et australiens le font. Et la nomination de chaque parent a beau être, comme partout ailleurs, purement relative, elle respecte des clivages qui ne le sont pas. L'ensemble de ces clivages et des classes qu'ils définissent correspond à ce que nous appellerons la logique ou, mieux, *l'architecture objective impliquée par la terminologie de parenté*. Celle-ci est peut-être invisible pour les acteurs, ses catégories n'étant pas nommées ; elle reste implicite, mais néanmoins agissante. C'est comme un gratte-ciel tout en verre à l'extérieur, mais puissamment charpenté d'acier à l'intérieur. Les étages en

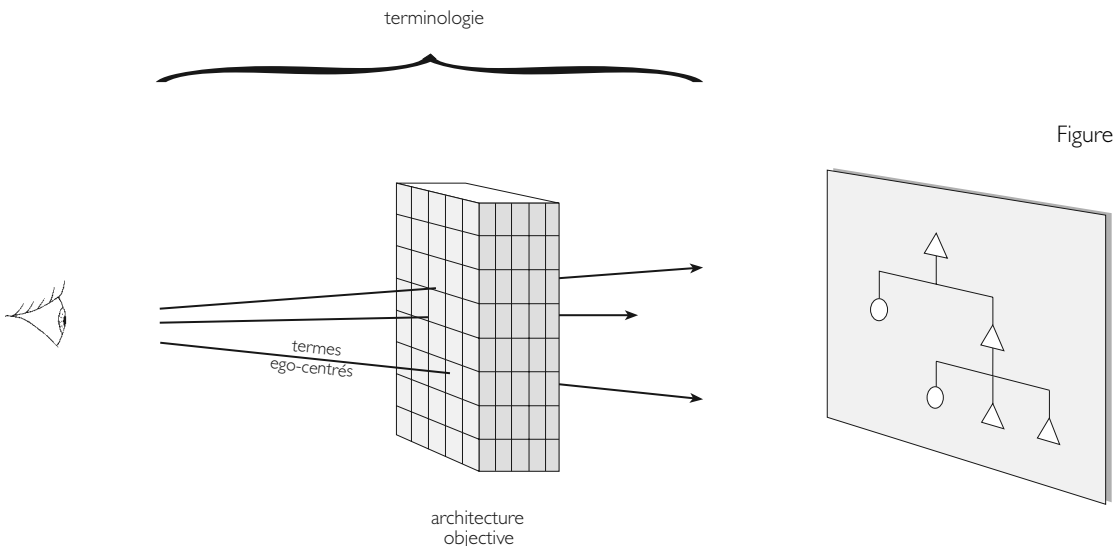


Figure 7

sont les générations et, à chaque étage, on y distingue les parents selon le genre et selon cette autre différence qui sépare les cousins en parallèles et en croisés (cf. la figure 7).

Les implications de ce phénomène sont assez nombreuses, mais je ne veux développer ici que celles relatives aux systèmes dits « dravidiens ».

Préliminaires sur la logique dravidienne

Pour qu'un système soit dravidien, on admet qu'il faut cinq conditions :

- 1) l'équivalence (dans le mariage et dans la terminologie) des *siblings* de même sexe ;
- 2) le mariage entre cousins croisés (bilatéraux) ;
- 3) la reproduction de ce type de mariage d'une génération à l'autre ;
- 4) la distinction terminologique entre cousins croisés et cousins parallèles (sans distinction de latéralité) ;
- 5) la distinction terminologique entre deux catégories de parents au moins aux niveaux -1 et +1.

Les quatre premiers points ne posent pas de problème, à la différence du cinquième. On voudrait que les distinctions terminologiques suivent la distinction croisé/parallèle. Cette distinction est parfaitement claire dans la génération d'Ego : les cousins parallèles sont des *siblings*, et les MBCh et les FZCh sont des cousins croisés. Elle l'est tant sur le plan du comportement matrimonial que sur le plan terminologique. Mais comment la généralise-t-on dans les autres générations ?

Comprenons que cela n'est pas intrinsèque à chacune des générations. Mes parents font aussi facilement que moi la distinction entre croisés et parallèles ; mes enfants aussi ; pour tous, leur mariage en dépend. Mon père est le croisé de mon oncle maternel ; mon fils, celui de mon neveu utérin. Mais qu'est-ce qui peut me faire dire que mon oncle maternel est *mon* croisé, ou que mon neveu utérin est *mon* croisé ? Le problème est la généralisation de la distinction parallèle/croisé (toujours valable au sein d'une génération) à d'autres générations que celle du locuteur.

On admet en général que mes enfants sont parallèles et mes neveux utérins croisés, que mon père et ma mère sont parallèles et leurs *siblings* de l'autre sexe croisés, et ainsi de suite pour les autres générations, selon le modèle :

//	X
...	...
F, FB, M, MZ	FZ, MB
B, Z, FBCh, MZCh	FZCh, MBCh
S, D, BCh (<i>m.s.</i>), ZCh (<i>w.s.</i>), etc.	ZCh (<i>m.s.</i>), BCh (<i>w.s.</i>), etc.
...	...

Cette manière de faire pose beaucoup de problèmes.

La distinction croisé/parallèle en question

184

Tout d'abord, quand on classe le père et la mère, et les enfants parmi les parallèles, et les autres parmi les croisés, cela paraît tout naturel et tout simple parce que l'on recourt implicitement à la notion de ligne, de ligne directe et de collatéralité. Or ces notions sont étrangères à la définition de la distinction croisé/parallèle entre les cousins, car les FBCh, qui sont parallèles, sont autant collatéraux que les MBCh, qui sont croisés. On généralise très mal, et pas du tout dans l'esprit de ce que l'on prétend généraliser. On pourrait faire valoir le même argument en le reformulant autrement : lorsqu'on classe le père, la mère et les enfants parmi les parallèles, on recourt implicitement à la notion de proximité ou d'éloignement. Et cette notion est tout aussi étrangère à la distinction croisé/parallèle entre les cousins, pour la même raison que précédemment, parce qu'il n'y a aucune raison de considérer que les FBCh, parallèles, sont plus proches que les MBCh, croisés.

Deuxièmement, la distinction entre cousins parallèles et cousins croisés ne fait pas de différence selon le genre, FBS et FBD, par exemple, étant tous deux des parallèles, et MBS et MBD, des croisés. Dans la généralisation qu'on nous propose, il en va autrement. Dans la génération des enfants, frères et sœurs sont bien ensemble, les S, D, FBS et les FBD d'un côté, les MBS et les MBD de l'autre. Mais, curieusement, il en va autrement dans la génération du dessus, F et M étant d'un côté, FM et MB, de l'autre. Pourquoi donc ? Peut-être répondra-t-on que c'est évident : dans la distinction entre cousins parallèles et cousins croisés, il est question de différence entre les deux sexes, et c'est cette différence que l'on étend (en posant $FZ \neq F$ ou $MB \neq M$). Or c'est précisément cette « évidence » qui ne nous semble pas aller de soi. Dans la distinction entre cousins parallèles et cousins croisés, en effet, il n'est pas question de différence entre les deux sexes de façon générale et n'importe comment, mais *entre la filiation par les hommes et la filiation par les femmes* (descendre de F n'est pas la même chose que descendre de FZ). Et ce n'est pas du tout pareil. Encore une fois, on généralise très mal en étendant à la différence entre genre ce qui n'est qu'une différence quant à la filiation selon le genre.

Enfin, et cet argument nous paraît décisif, la distinction croisé/parallèle entre les cousins est objective, alors que la généralisation que l'on nous propose ne l'est pas. C'est la distinction entre cousins parallèles et cousins croisés qui est objective, et non la nomination que j'en fais, des uns en parallèles et des autres en croisés ; cette nomination, bien entendu, est subjective, mais la distinction, la coupure, la délimitation entre les deux classes ne l'est pas – nous l'avons montré. Que ceux-ci soient des croisés

et ceux-là des parallèles est purement relatif à celui qui s'exprime, mais le fait qu'ils soient *croisés entre eux* ne l'est pas. C'est en cela que cette distinction est objective. Et elle se retrouve à toutes les générations (en raison du point 3 des caractéristiques du système dravidien ; cf. ci-dessus, p. 183), vaut identiquement au sein de chacune et se reproduit à l'identique selon des règles simples et bien connues (les enfants de croisés de sexe différent sont des parallèles, les enfants de parallèles de sexe différent sont des croisés). Or, dans la généralisation que l'on nous propose de la dichotomie parallèles-croisés, s'il en va bien de même dans la génération des enfants (et des petits-enfants), il en va autrement dans celle des parents (et des grands-parents) : père et mère classés ensemble dans une même classe (comme mes parallèles) ne sont plus du tout les croisés de ceux à qui on les oppose (MB, FZ, classés comme mes croisés). Tous les spécialistes de la parenté ont reconnu ce caractère subjectif et relatif de la généralisation en croisés/parallèles, et semblent s'en féliciter. Je prétends à l'inverse qu'il est contraire à tout l'esprit du système, ne serait-ce que par le fait que les classes objectives que font mon père ou ma mère, qui sont croisés entre eux (fait fondamental qui rend compte de ce qu'ils sont mariés entre eux), se retrouvent en parallèles du point de vue d'Ego. D'une façon générale, le caractère subjectif de la généralisation en croisés/parallèles va à l'encontre de tous les éléments du système dravidien qui sont stables, se conservent d'une génération à l'autre, et sont en tout point objectifs.

Architectonique de la terminologie dravidienne (première partie)

Notre argumentation générale consiste pour ainsi dire à rappeler quelques impératifs qui nous paraissent de bon sens : une généralisation correcte se doit en premier lieu de conserver les caractéristiques principales du phénomène qu'elle prétend généraliser et ne peut le faire que si elle a au préalable convenablement exploré les différents aspects dudit phénomène. Notre question est : comment généraliser à l'ensemble de la parenté la distinction entre cousins parallèles et cousins croisés ?

Or cette distinction à laquelle on ne prête plus guère attention tellement elle paraît élémentaire est pourtant chose assez riche.

Premièrement, elle est objective. Deuxièmement, elle est symétrique, les deux classes qu'elle engendre étant construites sur le même patron¹⁰. Troisièmement, elle classe de même tous les *siblings* de même sexe. Quatrièmement, elle classe ensemble le frère et la sœur.

10. Ce n'est pas le cas, par exemple, de l'opposition entre « père » et « oncle » dans notre parenté, « père » désignant en principe un individu unique et, toujours en principe, dont l'existence est nécessaire : je peux au contraire n'avoir pas d'oncle, ou en avoir de très nombreux.

Il en résulte que, si l'on doit généraliser cette distinction pour l'étendre à d'autres générations que celle pour laquelle elle est définie, elle doit avoir les mêmes propriétés formelles.

Commençons par la génération supérieure. Il n'y a *a priori* (compte tenu de l'équivalence des *siblings* impliquée dans le troisièmement) que quatre ensembles que nous devons regrouper en deux classes (pour faire comme à la génération 0) :

M et MZ

MB

F et FB

FZ

Il n'y a, toujours *a priori*, que trois façons de le faire. L'une consiste à regrouper les gens selon le sexe (M, MZ, FZ/F, FB, MB) et n'est envisagée par personne. Une deuxième (M, MZ, F, FB/MB, FZ) est la généralisation croisés/parallèles que je critique. La troisième (M, MZ, MB/F, FB, FZ) est à mon avis la seule acceptable *parce qu'elle conserve toutes les propriétés que nous avons reconnues à la distinction entre cousins croisés et cousins parallèles* : en particulier la première (la distinction est objective en ce qu'elle vaut pareillement pour Ego et ses parents) et la quatrième (le frère et la sœur sont classés ensemble).

Fort bien, dira-t-on, mais laquelle de ces classes, M, MZ et MB, ou F, FB et FZ, sera-t-elle dite parallèle par rapport à Ego et laquelle, croisée ? Nous ne sommes pas obligés de répondre à cette question. Une généralisation ne généralise que ce qui est généralisable. Le fait que dans ma génération l'une des classes soit parallèle et l'autre croisée est purement relatif : ce fait, défini *a priori* seulement pour ma génération et de mon point de vue, n'est pas forcément exportable dans d'autres générations. En lui-même, il n'est pas généralisable. L'est seulement ce qui est objectif, parce que c'est quelque chose qui transcende les points de vue : l'est le fait que les classes que nous reconnaissons sont *croisées entre elles*. Et il ne fait aucun doute que M, MZ et MB, d'une part, F, FB et FZ, d'autre part, sont croisés entre eux ; ils le sont de leur point de vue, et ils le sont du point de vue d'Ego. En d'autres termes, l'erreur dans la généralisation que je critique est d'avoir voulu généraliser ce qui n'était pas généralisable et de n'avoir pas généralisé ce qui l'était.

Continuons. Puisque les classes dans la génération d'Ego sont objectives, il n'y a pas d'inconvénient à les nommer dans l'absolu : appelons-les I et II. De même pour celles que nous avons fait apparaître en génération supérieure : III et IV. Il existe des règles bien précises qui les lient. Et ces règles sont entièrement inscrites dans le phénomène élémentaire de la distinction entre cousins croisés et cousins parallèles auquel nous retournons maintenant pour en explorer les derniers aspects. Ce sera notre cinquièmement.

La façon dont ces deux classes sont construites dépend de la génération d'au-dessus : elle est telle que des *siblings* de sexe différent ont des enfants qui sont croisés entre eux. Ce que nous pouvons encore généraliser, puisque des *siblings* sont (en vertu de nos troisièmement et quatrièmement) parallèles entre eux : des parallèles entre eux mais de sexe différent ont des enfants croisés entre eux. Ou encore (puisque tous les parallèles entre eux d'une génération sont dans une même classe) : d'une classe, en filiation par les femmes et en filiation par les hommes, sont issus des enfants appartenant à deux classes différentes. C'est cette propriété que nous représentons par la figure 8 – les flèches ayant la même signification que dans les figures précédentes (trait plein : être fils d'une femme ; tireté : être fils d'un homme).

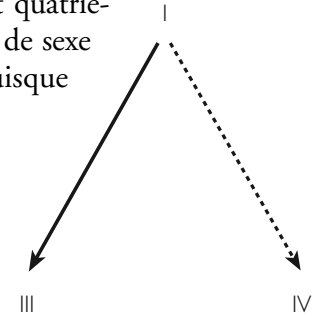


Figure 8

Il suffit maintenant d'ajouter la règle du mariage entre croisés (à vrai dire impliquée par les équations terminologiques telles que *m.s.* MBD = W, etc.) – qui pourrait constituer notre sixièmement –, pour compléter notre dernière figure et représenter l'ensemble de tous les rapports qui lient les deux générations. Puisque nous n'avons aucune raison de préférer mettre III à l'aplomb de I ou de II, ni de faire correspondre III/IV avec I/II plutôt qu'avec II/I, nous représentons, figure 9, ce couple décalé par rapport à l'autre, comme sur deux arêtes d'un tétraèdre.

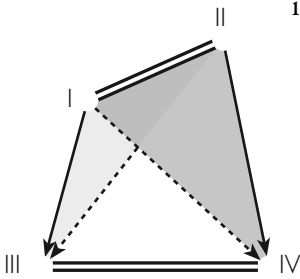


Figure 9

Or cette figure est bien remarquable. Exceptées les flèches qui sont en sens unique et non à double sens, il s'agit d'une représentation d'un système à sections. Concluons : à ce détail près, c'est-à-dire sur deux générations, *la logique de la terminologie dravidiennne est isomorphe à un système de sections*. Rappelons que nous n'avons à aucun moment supposé l'existence de telles sections et encore moins de moitiés : la mise au jour de cet isomorphisme provient de la seule considération de la terminologie et de la règle de mariage entre cousins croisés.

Mise au point : le prétendu unilinéarisme impliqué par les sections

Selon une des vues les mieux partagées en anthropologie, les sections seraient de même nature que les moitiés. Et c'est une très ancienne idée qui remonte au XIX^e siècle, présentée la première fois dans sa forme complète par Durkheim en 1898, et depuis par beaucoup d'autres, que de dire que le système de sections résulterait de la superposition de deux systèmes de moitiés, l'un en matrilinearité, l'autre en patrilinearité. Les sections impliqueraient donc unilinéarisme. Cette idée, brillante à son époque, et nullement absurde, est néanmoins fautive. Les sections

n'impliquent pas d'unilinéarisme. Elles permettent certes un regroupement en moitiés patrilineaires et en moitiés matrilineaires, tout comme elles permettent un regroupement en moitiés dites « endogamiques » ou générationnelles, mais c'est là tout autre chose : elles permettent ces regroupements, elles ne les impliquent pas, ne les supposent pas.

En lui-même, et par l'esprit, le phénomène des sections est antinomique avec l'unilinéarisme. La principale caractéristique d'une unité unilinéaire (clan, lignage ou moitié) est en effet qu'elle se perpétue dans le temps, à travers les générations. Qui dit unilinéarité dit continuité, continuité d'une ligne. La section au contraire, bien nommée à cet égard, coupe à travers cette ligne potentielle, la tronçonne selon les générations et l'empêche de se former.

L'unilinéarisme privilégie une filiation contre une autre. L'organisation en sections ne fait rien de tel.

Enfin, dans une organisation en sections, les niveaux de générations, dits « moitiés endogamiques » ou générations alternes, sont aussi importants que les éventuelles moitiés patri- ou patrilineaires. Et il faut toujours rappeler contre ceux qui pensent aux sections comme le produit d'un bilinéarisme que l'on peut générer un système de sections tout aussi facilement en superposant ces niveaux de générations avec un système de moitiés (patri- ou matrilineaires). L'organisation en sections fait jouer un rôle identique 1) à la filiation par les femmes, 2) à la filiation par les hommes et 3) au niveau de génération qui est aussi celui où se réalise le mariage. C'est ce que l'on voit très bien sur le tétraèdre : le traitement de chacun de ces éléments est le même, filiation par les femmes (= traits pleins), filiation par les hommes (= traits en tireté) et union matrimoniale (= double trait) étant permutable entre elles.

Je crois que tout cela n'a pas été vu en grande partie parce que l'on représente généralement l'organisation en sections selon la figure 3 qui privilégie la filiation par les femmes (tout comme la figure 4 privilégie la filiation par les hommes). Mais ce n'est là qu'une illusion entretenue par nos habitudes qui, concernant un système relativement complexe, le simplifient pour n'en retenir que certains traits au détriment des autres. C'est pourquoi, à ces notations traditionnelles, il faut préférer la figure 6 ou, mieux encore, le tétraèdre (figure 9) qui a l'avantage de mettre les générations en niveaux horizontaux. Il en a d'ailleurs bien d'autres : si on ajoute les uns après les autres les tétraèdres au fil des générations (figure 10 ci-après), on pourrait très bien voir l'organisation comme le résultat d'un système de cordes, faisant alterner dans le temps filiation par les femmes et filiation par les hommes (I, III et VI formant la première corde ; II, IV et V, la seconde).

Architectonique de la terminologie dravidienne (suite et fin)

Nous n'avons jusqu'ici traité que de la génération des parents. Concernant celle des enfants, nous procéderons de même. L'unique difficulté, mais le lecteur commence à être familiarisé avec ce genre de problème, vient de ce que nous ne pouvons pas mettre dans la même classe les enfants sans précision du sexe de l'Ego locuteur. Être fils d'une femme n'est jamais la même chose qu'être fils d'un homme (c'est notre cinquièmement), et les fils respectifs d'une femme et d'un homme appartenant à la même classe ne peuvent, quant à eux, appartenir à la même. Nous rangeons donc *m.s.* S et *w.s.* S dans deux classes différentes, ce qui est logique puisqu'ils sont croisés entre eux. Par voie de conséquence, et en respectant toutes les règles intrinsèques à la différenciation entre cousins croisés et cousins parallèles que nous avons énoncées plus haut, ces deux classes sont ainsi constituées :

m.s. Ch, *m.s.* BCh, *w.s.* BCh *w.s.* Ch, *w.s.* ZCh, *m.s.* ZCh¹¹

Relevons que ce classement est indépendant de la configuration d'Ego (car ces classes sont objectives). C'est seulement la nomination de ces classes qui dépend de cette configuration : en configuration I, les deux sexes nomment pareillement tous ceux de la même classe, tandis qu'en configuration II, ils les nomment différemment. Mais ce n'est pas ce point qui doit nous occuper maintenant.

Appelons V et VI ces deux classes. Leurs rapports avec celles de la génération 0 peuvent être figurés par un tétraèdre qui viendrait se juxtaposer sous celui de notre figure précédente :

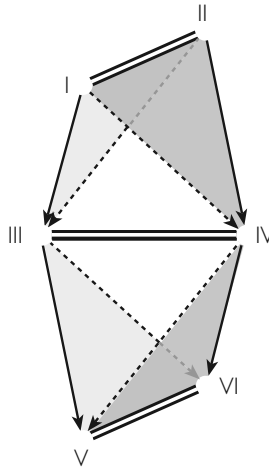


Figure 10

11. Le lecteur sera peut-être surpris, après toutes nos mises en garde, de nous voir mettre côte à côte *w.s.* et *m.s.*, mais c'est parce que nous n'étudions pas les termes : ces termes nous servent seulement de moyens de désignation pour les individus.

On pourrait représenter la succession des générations à venir par une série de tétraèdres similaires. Mais une chose doit plus particulièrement frapper le lecteur même non averti : c'est que V tombe à l'aplomb sous III et VI sous IV, autrement dit que la génération + 1 semble reproduire celle de - 1. Est-ce là une illusion créée par notre représentation graphique ? Ce ne l'est pas. Il y a effectivement une binarité du temps, ou un cycle simple à deux temps, que l'on peut voir dans ce phénomène (cf. figure 11) :

de parallèles en génération -1, s'ils sont de sexe différent, sont issus, en génération 0, des croisés, dont seront issus, s'ils sont de sexe différent, en génération +1, à nouveau des parallèles.

Ou encore, cet autre (cf. figure 12) :

de croisés en génération -1, s'ils sont de sexe différent, sont issus, en génération 0, des parallèles, dont seront issus, s'ils sont de sexe différent, en génération +1, à nouveau des croisés.

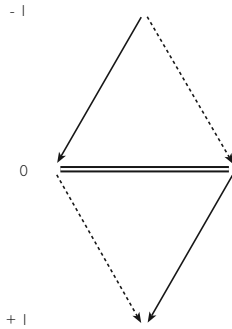


Figure 11

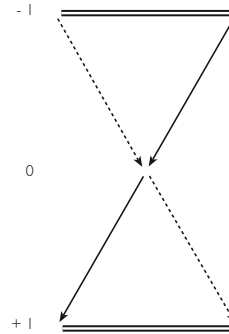


Figure 12

À cela s'ajoute le fait qu'Ego voit exactement la même chose au-dessus de lui et en dessous, c'est-à-dire deux tétraèdres identiques qui se répondent symétriquement comme si chacun n'était que le reflet de l'autre sur un miroir horizontal qui passerait par la génération 0. Il y a donc des raisons objectives pour assimiler les deux générations ± 1 entre elles, pour les replier l'une sur l'autre, de façon à ce que chaque flèche qui venait de -1 en 0 reparte en sens inverse vers +1, comme indiquée sur la figure 13.

Or celle-ci est, très exactement, celle des sections.

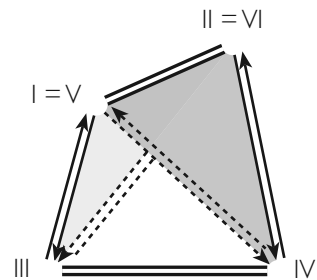


Figure 13

Nous pouvons maintenant conclure notre démonstration : *sur trois générations* (celles qui entourent Ego), *la logique de la terminologie dravidiennne est isomorphe à un système de sections*. Un minimum de connaissance des systèmes dravidiens suffira à comprendre que cet isomorphisme ne peut être étendu à la quatrième ou cinquième génération, parce que ces systèmes n'identifient pas les générations ± 2 entre elles, et qu'ils n'y maintiennent pas en général la distinction croisé/parallèle. C'est là la limite de cet isomorphisme, mais la seule.

Relevons pour finir que ces conclusions étaient déjà prévisibles lors de la vérification de la cohérence des terminologies dravidiennes avec un système de sections, que nous avons faite plus haut à propos des Nanjilnattu Vellalar : car pour qu'il y ait une telle cohérence, il fallait bien que la logique de ces terminologies soit identique avec celle des sections. Et il était également prévisible que cette identité ne valait pas pour les générations ± 2 , ni au-delà.

Propositions finales

Les systèmes australiens classiques ne diffèrent entre eux que par quelques raffinements dans la complexité qu'ils surajoutent à une logique de base qui reste celle des sections : soit en les déployant en asymétrie latérale (comme chez les Murngin, n'autorisant que le mariage avec la cousine matrilatérale), soit en les resubdivisant (comme chez les Aranda, n'autorisant que le mariage avec certaines cousines du deuxième degré), soit en faisant les deux à la fois (comme chez les Ngarinyin, n'autorisant que certaines cousines matrilatérales du deuxième degré). Les terminologies sont en configuration I ou II, sans que cela ne change rien à la logique du système, ni à ses implications matrimoniales. Pourquoi sont-elles dans leur majorité en configuration I ? Parce que cette dernière est plus simple et correspond mieux à une telle logique. Tous les systèmes à haut degré de complexité, murngin, aranda ou ngarinyin, sont en configuration I, seuls certains, parmi les plus élémentaires (que l'on peut dire de type kariera, avec simple logique de sections), sont en configuration II.

La très large majorité des systèmes dravidiens ne diffère des australiens que par 1) l'absence d'identification systématique entre les générations que nous devons regrouper en deux classes (pour faire comme à la génération ± 2 , et par 2) l'absence de bifurcation dans ces mêmes générations. C'est ce que Trautmann appelle « dravidien, modèle A »¹². Comme la différence concerne deux traits (apparemment indépendants l'un de l'autre), on aurait pu prévoir de façon totalement *a priori* l'existence de formes intermédiaires,

12. Trautmann 1981 : 190 sq. À ne pas confondre avec ce que cet auteur appellera plus tard type A (= dravidien) et type B (= iroquois).

qui auraient présenté l'un mais pas l'autre. À vrai dire, Trautmann avait déjà repéré un de ces cas intermédiaires : bifurcation en génération ± 2 , mais sans identification. C'est ce qu'il appelle « dravidien, modèle B », représenté seulement par les Gammu Koya et les Hill Maria, en Inde centrale, tous deux de langue gond, appartenant à la grande famille des Dravidiens. Il est significatif que ce trait qui les rapproche des Australiens aille avec un autre en ce qui concerne les Hill Maria, les seuls à présenter une identification en ± 2 , mais toute partielle puisqu'elle ne concerne qu'un terme sur les quatre qui sont relatifs à ces générations. Ni cette forme ni la précédente ne sont connues en Australie. Les deux sont en configuration II.

Reste l'autre forme intermédiaire imaginable : identification en 2, mais sans bifurcation. Elle ne semble pas représentée en Inde, et j'ignore si on l'avait déjà décrite pour d'autres régions du monde. En tout cas, la description par Isabelle Daillant (2003 : 100 *sq.*) de la parenté chimane vient justement combler cette lacune, comme le montrent les deux tableaux ci-dessous (la terminologie est en configuration II) :

A	♂	♀		♂	♀	C
	vojity	voji'		-1 tyúñe'	tse' tsédye'	
	-2 viya'	jäye'		+1 tyúñe'	jäp	
	+2 viya'					
	+1 ava'			-2 viya'	jäye'	
	ataj	ñusdye'		+2 viya'		
	-1 jen'			0 vi'	fom' pén (W)	
	ataj	quis				
D						B

Tableau chimane pour Ego masculin

A	♂	♀	♂	♀	C
	vojity	voji'	-1	jäp	tse' tsédye'
	-2	viya'		jäye'	gva'
	+2	jäye'	+1	ñusdyety	ñusdye'
	+1	jäy'	-2	viya'	jäye'
			+2	jäye'	
	-1	jen'	0	fom'	dyin'
D	jen'dyety	quis	0	vämtyi' (H)	B

Tableau chimane pour Ego féminin

L'analogie avec les Kariera saute aux yeux, y compris dans ces apparents détails que sont :

- la forme en L des classes 2, pour un Ego masculin, et en L inversé pour un Ego féminin (sujet sur lequel nous reviendrons en annexe) ;
- l'existence de termes autoréciproques entre beaux-parents de sexe différent, un trait étranger aux Dravidiens¹³, mais fort bien représenté chez les Kariera.

Finalement, je veux croire que les Chimane représentent une sorte de chaînon manquant qui nous permet de compléter le tableau des formes que l'on pourrait dire dans la mouvance dravidiano-australienne, c'est-à-dire d'un ensemble commandé par une logique isomorphe aux sections :

13. Cf. Trautmann 1981 : 434.

Groupe dravidiano-australien							
logique isomorphe aux sections							
simple				double			
				et asymétrie latérale		et asymétrie latérale	
sans identification des générations ± 2		avec identification des générations ± 2		avec identification des générations ± 2 et bifurcation en ± 2			
Groupe dravidien				Groupe australien			
sans bifurcation en ± 2 (Dravidien modèle A)		avec bifurcation en ± 2 (Dravidien modèle B)					
configuration I d'Ego				Ngandi Maringar etc.	Mumgin etc.	Aranda Mara etc.	Ngarinyin Worora
configuration II d'Ego	Nanjilnattu Vellalar Coorg etc.	Gommu Koya Hill Maria	Chimane	Kariera Wailpi etc.			

Tableau du groupe dravidiano-australien

L'Inde dravidienne semble devoir se cantonner à la partie gauche du tableau et l'Australie aborigène (au moins pour ses formes classiques) à la partie droite. L'Amazonie ou plutôt l'ensemble des basses terres d'Amérique du Sud se répartit sur un éventail plus large, à gauche, avec des formes dravidiennes presque similaires à celles de l'Inde, dont on trouvera facilement des exemples, et à droite, l'étonnant exemple de certains peuples du groupe Pano (Brésil et Pérou), en tout point similaire à un type kariera en configuration I. Et entre eux, les Chimane, toujours, en point nodal.

Pourquoi les hommes et les femmes appellent-ils différemment leurs petits-enfants, alors qu'ils appellent pareillement leurs enfants ?

Les considérations relatives au temps dans la parenté, à sa réversibilité ou à son caractère cyclique, sont parmi les plus difficiles, à côté desquelles les distinguos désormais classiques sur les différents types de cousines (bi- ou unilatérales, premier ou second degré) apparaîtront bientôt comme des jeux d'enfants. C'est pourquoi nous avons relégué dans cet addendum le traitement de ce petit problème : comment comprendre que les hommes et les femmes chez les Chimane, les Kariera, et chez bien d'autres peuples, appellent différemment leurs petits-enfants, mais pareillement leurs enfants ?

Il se trouve que chacun des sexes appelle les petits-enfants du terme qu'il utilise pour le grand-parent de même sexe que lui (les femmes, du terme ou des termes pour grands-mères, et les hommes, pour grands-pères). Ce phénomène peut être traduit par des équations du type :

$$\begin{array}{lclclcl}
 \text{FF} & = & \text{MMB} & = & m.s. \text{ SS} & = & m.s. \text{ SD} \\
 \text{FFZ} & = & \text{MM} & = & w.s. \text{ DS} & = & w.s. \text{ DD} \\
 \text{MF} & = & \text{FMB} & = & m.s. \text{ DS} & = & m.s. \text{ DD} \\
 \text{MFZ} & = & \text{FM} & = & w.s. \text{ DS} & = & w.s. \text{ SD}
 \end{array}$$

Ce sont des équations bien remarquables ; mais on le repère plus facilement sur nos tableaux dans lesquels les classes ± 2 ont une forme caractéristique en L, pour un Ego masculin, et en L inversé pour un Ego féminin.

La question, bien sûr, ne se pose qu'en configuration II. Cette curieuse distorsion entre l'appellation (convergente) des enfants et celle (divergente) des petits-enfants selon le genre du locuteur semble même générale en configuration II¹⁴. Je l'ai relevée partout dans les terminologies australiennes¹⁵ qui se présentent dans cette configuration, nous l'avons vu pour les Chimane, et on notera que dans le seul cas où les Dravidiens font une assimilation entre les générations ± 2 (d'ailleurs toute partielle), chez les Hill Maria¹⁶, on a l'équation caractéristique :

$$\text{MF} = m.s. \text{ DS} = m.s. \text{ DD}$$

14. J'ai montré, sous certaines conditions, qu'elle était impossible en configuration I (Testart 1996 : 128). J'ai montré également qu'elle était permise par la configuration II ; mais je n'ai pas montré qu'elle était nécessaire dans cette configuration : c'est ce point qui m'occupe ici.

15. *Ibid.* : 167 sq.

16. D'après Trautmann 1981 : 196.

Celle-ci se trouve donc n'être qu'un cas particulier des équations plus générales que nous avons écrites plus haut.

La question est visiblement liée à l'identification des générations ± 2 . Elle ne se présente pas sans cette identification. Mais elle n'en résulte pas. Quoi de plus simple en effet que d'imaginer une terminologie de parenté où l'on appellerait « bleus » les petits-fils tout comme les grands-pères et « roses » les petites-filles tout comme les grands-mères ? Une telle terminologie identifierait bien à sa manière les générations ± 2 , mais ce n'est pas ce que font les Kariera, les Chimane ou les Maria des Collines. Ils font tout autre chose, et une chose bien plus compliquée ; pourquoi ?

On évoquera sans doute l'autoréciprocité¹⁷, et c'est là un point qui mérite toute notre attention. On pense souvent que le phénomène qui nous paraît étrange résulte entièrement de l'autoréciprocité. Tous les termes dont nous parlons, en effet, sont doués d'autoréciprocité (une femme appelle ses petits-enfants comme ceux-ci l'appellent, etc.). On peut même avancer que (et je laisserai au lecteur le soin de le démontrer) : si l'on nomme différemment les grands-parents selon qu'ils sont d'un genre différent, et si l'on veut l'autoréciprocité, on aboutira nécessairement à un jeu de termes qui présente le phénomène qui nous occupe. Mais, en disant tout cela, on n'aura toujours pas expliqué le phénomène. Car pourquoi faut-il qu'il y ait autoréciprocité ? L'autoréciprocité apparaît comme un trait énigmatique de la terminologie de parenté, et un trait auquel on est habitué. Mais d'où vient-elle ?

Elle a parmi ses propriétés celle d'assurer l'identification des générations ± 2 . Seulement, nous venons de le voir avec notre exemple imaginaire des « bleus » et des « roses », il y a d'autres manières d'assurer l'identification de ces générations. Le propre de l'autoréciprocité, c'est d'assurer cette identification d'une certaine façon, d'une façon qui lui est toute particulière. Le problème étant de savoir pourquoi les systèmes australiens (en général), les systèmes dravidiens (rarement), et d'autres comme celui des Chimane font cette identification à travers l'autoréciprocité.

Identifier la génération $+2$ à la génération -2 , c'est concevoir que le temps (de la parenté, bien sûr) revient ou se boucle sur lui-même, qu'il est réversible ou qu'il est cyclique. Il y a plusieurs façons d'exprimer cela, mais elles reviennent à peu près au même. D'un grand-père en descendant au fil des générations, on aboutit à des positions différentes, à un père, à un

17. Rappelons que deux termes sont réciproques (l'un de l'autre) si ce sont les termes par lesquels deux parents s'appellent réciproquement (par exemple, dans notre terminologie, *m.s.* « mère » et *u.s.* « fils »). Un terme est autoréciproque s'il est le réciproque de lui-même, c'est-à-dire si les deux parents s'appellent entre eux de la même façon (dans notre terminologie, il n'y a guère que « frère » et « sœur » qui le sont, et encore ne le sont-ils que pour deux individus de même sexe).

frère (etc.) ; mais si, en arrivant au petit-fils, on l'identifie au grand-père, c'est comme si on faisait revenir le temps à son point de départ. Et il y a plusieurs manières de revenir au point de départ. D'abord, en suivant le même chemin, mais en sens inverse, on y retourne nécessairement. Mais c'est trivial. Ce qui ne l'est pas, c'est de dupliquer le chemin qu'on a suivi et, ainsi, de revenir au point de départ. Or c'est ce que fait cette logique isomorphe aux systèmes australiens et dravidiens : d'une position A (si l'on considère les sections) ou I (si l'on considère la logique), en descendant deux fois par les hommes, on passe à D (ou IV) et on revient à A (ou I) ; ou, pareillement, en descendant par les femmes, en passant par C (ou III). Mais, pareillement encore, en descendant en filiation croisée (de deux individus de sexe différent) de parallèles, deux fois, on revient sur des parallèles. Toute la logique du système obéit à un cycle binaire (et *a fortiori*, à un cycle quatre), mais seulement en suivant le même chemin deux fois, en dupliquant.

C'est aussi ce que fait l'autoréciprocité (la seule qui nous intéresse ici étant entre générations différentes). On ne le voit pas forcément, en grande partie en raison de cette habitude de faire figurer deux Ego différents sur la même figure, comme dans une représentation classique (cf. figure 14) de ce type (pour un terme autoréciprocite, soit α , entre *m.s.* FMB et *m.s.* ZSS).

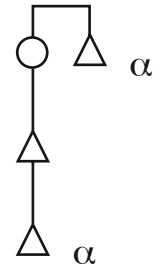


Figure 14

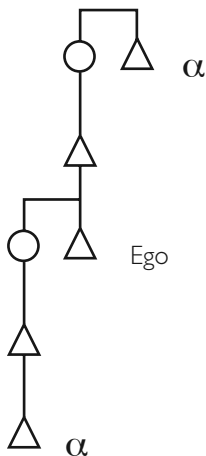


Figure 15

On a l'impression qu'un chemin monte et que l'autre descend ; on a l'impression que l'on parcourt le même chemin en sens inverse. Mais il n'en est rien, la descendance suit son cours, le cours du temps, de la filiation, et c'est seulement le regard qui se porte en arrière, qui monte et qui descend. De fait, l'autoréciprocité reproduit *le même chemin, dans le même sens*, ce qui se verra mieux si l'on redessine la précédente figure, trop intriquée, en fonction d'un Ego unique (cf. figure 15).

Du parent nommé α en génération supérieure, on passe à Ego en prenant sa sœur, en descendant une fois par les femmes, puis une fois par les hommes ; à partir d'Ego, on refait la même chose. C'est un même chemin, dupliqué, qui fait revenir en bas, au même point qu'en haut.

C'est parce que l'autoréciprocité correspond à la logique profonde des systèmes australiens et dravidiens qu'elle est utilisée pour identifier les générations ± 2 . Et je crois que nous avons maintenant tous les éléments

pour répondre à la question que nous posions au début : le fait que les femmes et les hommes en configuration II d'Ego nomment différemment leurs petits-enfants, fait qui n'arrive qu'en cas d'identification des générations ± 2 , est, dans ces conditions, une conséquence nécessaire de l'auto-réciprocité, laquelle traduit, dans ces mêmes conditions, la logique isomorphe aux sections que nous avons vue à l'œuvre dans les systèmes dravidiens ou australiens.

Il est, je pense, évident que cet addendum n'avait pas pour but d'expliquer cette petite bizarrerie qui n'en était plutôt que le prétexte, mais bien de compléter notre démonstration selon laquelle le type dravidien, y compris dans ses singularités, ne se comprenait bien que sur la base de cette logique.

*Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris
Centre national de la recherche scientifique
alain.testart@college-de-france.fr*

MOTS CLÉS/KEYWORDS : parenté/*kinship systems* – parenté dravidienne/*Dravidian type of kinship* – Aborigènes/*Australian Aborigines* – terminologie de parenté/*kinship terminology* – croisés/parallèles/*cross/parallel*.

Daillant, Isabelle

2003 *Sens dessus dessous : organisation sociale et spatiale des Chimane d'Amazonie péruvienne*. Nanterre, Société d'ethnologie.

Dumont, Louis

1975 *Dravidien et Kariera : l'alliance de mariage dans l'Inde du Sud et en Australie*. Paris-La Haye, Mouton / Paris, Ehess.

Radcliffe-Brown, A.R.

1913 « Three Tribes of Western Australia », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 43 : 143-194.

Ridington, Robin

1969 « Kin Categories Versus Kin Groups : A Two-Section System Without Sections », *Ethnology* 8 (4) : 460-467.

Scheffler, Harold W.

1971 « Dravidian-Iroquois : The Melanesian Evidence », in Lester Richard Hiatt & Chandra Jayawardena, eds, *Anthropology in Oceania*. Sydney, Angus & Robertson : 231-254.

Shapiro, Warren

1970 « The Ethnography of Two-Section Systems », *Ethnology* 9 (4) : 380-388.

Testart, Alain

1996 *La Parenté australienne : étude morphologique*. Paris, CNRS Éd.

Trautmann, Thomas R.

1981 *Dravidian Kinship*. Cambridge, Cambridge University Press.

Viveiros de Castro, Eduardo

1998 « Dravidian and Related Kinship Systems », in Maurice Godelier, Thomas Trautmann & Franklin E. Tjon Sie Fat, eds, *Transformations of Kinship*. Washington, Smithsonian Institution Press : 332-385.

Warner, W. Lloyd

1933 « Kinship Morphology of Forty-One North Australian Tribes », *American Anthropologist* 35 : 63-86.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Alain Testart, *La question du sujet dans la parenté*. — Les terminologies de parenté sont relatives à un Ego qui n'est pas, d'un système à l'autre, configuré de la même façon : il peut être indifférencié quant au genre, dissocié, ou constitué solidairement par un frère et une sœur. La non-reconnaissance de ces formes différentes de configuration d'Ego a conduit à attribuer aux systèmes australiens des traits qui n'en sont pas caractéristiques. Tant que l'on ne considère pas les générations ± 2 , il n'y a pas de différence entre les systèmes australiens et les systèmes de type dravidien. La seconde partie de l'article remet en cause la différence croisés/parallèles en tant que logique d'une terminologie dravidienne.

Alain Testart, *The Question of Ego in Kinship Systems*. — Kinship terminologies are related to an Ego who is not structured along the same way from one system to another. Ego might not be differentiated by gender, or might be conceived as a unit of brothers and sisters. The lack of recognition of these various configurations of Ego has led to attributing to Australian systems traits that do not correspond to their characteristics. If the ± 2 generations are not taken into account, there is no difference between the Aborigine and Dravidian systems. The difference between crossed and parallel cousins is questioned as a logic of a Dravidian terminology.